

Leslie Kaplan

Les Prostituées philosophes

Depuis maintenant 2



Les Prostituées philosophes

Depuis maintenant, 2

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

L'EXCÈS – L'USINE

LE LIVRE DES CIELS

LE CRIMINEL

LE PONT DE BROOKLYN

L'ÉPREUVE DU PASSEUR

LE SILENCE DU DIABLE

LES MINES DE SEL

DEPUIS MAINTENANT, MISS NOBODY KNOWS

Leslie Kaplan

Les Prostituées philosophes

Depuis maintenant, 2

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Achevé d'imprimer en mars 1997
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne) N° d'éditeur : 1523
N° d'imprimeur :
Dépôt légal : avril 1997

Imprimé en France

© P.O.L éditeur, 1997

ISBN : 2-86744-560-4

*pour Marcial Di Fonzo Bo,
David Jeanne-Comello, Fré-
dérique Loliée, Pierre
Maillet, Philippe Marteau,
Patricia Pottier, Elise Vigier.*

Zoé était debout dans une rame de métro entre Vaneau et Sèvres-Babylone quand elle vit un garçon de son âge assis la tête dans les mains. Il était en train de parler tout seul. Zoé s'approcha, depuis quelque temps elle faisait une étude sur les gens qui parlent tout seuls dans la rue, elle voulait établir une statistique, ce qu'ils disaient, les thèmes. Mais jusqu'à présent elle n'avait jamais entendu ce que marmonnait le garçon, il répétait à voix basse, Je le tuerai, je le tuerai. Quand le métro arriva dans la station il releva la tête et fixa Zoé. A ce moment-là, sans qu'elle puisse se l'expliquer, Zoé eut la certitude qu'il parlait de son père.

Le garçon descendit, Zoé le suivit avec l'intention de l'aborder. Quand ils furent dehors,

elle se planta devant lui et lui demanda, Pourquoi? Le garçon n'eut pas l'air étonné.

Il répondit, Parce qu'il veut ma mort. Il ajouta, Et ça ne te regarde pas.

Zoé le trouvait beau. Elle sourit, et dit, Je m'appelle Zoé. Le garçon haussa les épaules et dit qu'il s'appelait Thomas.

Voilà le début.

Comment est-ce que je le connais, ce début? C'est Zoé qui me l'a raconté. Je suis une amie de sa mère, une amie d'enfance, et j'aime Zoé comme la fille que je n'ai pas eue. Elle passe, elle me tient au courant, et moi, je l'écoute, je lui parle, je l'emmène au cinéma, je lui donne des livres. Je l'aime. Je l'imagine, je pense à elle. J'adore penser à elle, à sa vie, à toutes ses vies possibles.

Zoé a quinze ans, un an de moins que Thomas. Elle est fine, maligne, parfois très emmerdante. Pour qui, emmerdante? pour ses parents, sans doute, pour ses professeurs. Elle discute tout, cette fille. Mais peu importe. C'est Zoé qui nous emmène dans cette histoire.

Elle et Thomas se sont promenés, Thomas a parlé sans arrêt toute l'après-midi. Zoé ne disait rien ou presque, ce qui pour elle était inhabituel. Ils ont remonté la rue de Rennes. Zoé était effarée de ce que lui disait Thomas. Elle écoutait et regardait autour d'elle, les magasins, vaisselle étalée sur le trottoir, instruments de musique, tentures et tissus, elle essayait de voir le plus possible, avec au bout la Tour, la garder dans l'œil tout en regardant les vitrines. Zoé essayait toujours de faire ce jeu, elle pensait qu'il lui apprenait la perspective. D'autant plus qu'il lui semblait que Thomas, lui, ne voyait rien. Elle avait une chanson dans la tête, elle l'avait entendue la veille, *Every Night and every Morn, Some to misery are born*. Chaque Soir et chaque Matin, A la tristesse naissent cer-

tains. Every Morn and every Night, Some are born to sweet delight. Chaque Matin et chaque Soir, Certains naissent au doux espoir. Some are born to sweet delight, Some are born to endless Night. Certains naissent au doux espoir, Certains à l'infini Noir. Elle avait envie de la chanter à Thomas mais elle se disait en même temps que ce serait déplacé, et la chanson restait collée dans sa tête. Ils s'arrêtèrent devant un magasin de vaisselle. Thomas voulut entrer, mais sortit aussitôt. « Ça me donne envie de tout casser. »

– Mais qu'est-ce qu'il fait dans la vie, ton père? demanda Zoé.

Thomas gonfla les joues, ensuite les dégonfla plusieurs fois. Ne dit rien. Ensuite :

– Je ne sais pas. C'est un entrepreneur. Un self made man. Il a des entreprises. Je n'en sais rien.

Il n'y a pas longtemps, ajouta Thomas, j'ai lu un roman, Thomas ne dit pas le titre, il avait peur de frimer, le héros se rappelle une scène qui s'est passée quand il était enfant. Il voyait des paysans en train de battre à mort un vieux cheval. Il était avec son père, il lui demandait d'intervenir, son père refusait et se détournait.

Après quoi, dit Thomas, le héros tue deux bonnes femmes.

– Comment, demanda Zoé qui n'avait pas lu le livre, il est un enfant quand même?

– Non, non, dit Thomas, c'est après, il est grand.

Zoé réfléchissait. Elle était mortellement inquiète et très heureuse en même temps.

Elle prit la main de Thomas, Allez, on court. Ils coururent jusqu'à la place du 18-Juin, arrivèrent complètement ivres, et s'affalèrent à une terrasse.

Le garçon apparut tout de suite. C'était un jeune, l'air voyou. Vous désirez?

– On désire, on désire. Ils furent pris d'un fou rire à trois. Zoé lui demanda, Et vous, votre père, il est comment?

Le garçon prit un air pincé, et rejeta ses cheveux en arrière.

– Une horreur, ma chère, une horreur.

– Ah bon, dit Zoé. Elle se sentait dessoûlée. Elle ajouta, Moi j'aime bien mon père.

– J'ai rien envie, dit Thomas.

Zoé commanda des oranges pressées. Le garçon demanda, Pourquoi vous parlez des pères?

– Pourquoi pas, dit Zoé. Thomas se renfrognait.

Tout d'un coup du juke-box on entendit une voix large, forte, on aurait dit qu'elle était juste à

côté, Joshué livrait la bataille de Jéricho et sa trompette faisait tomber les murs. Zoé et Thomas écoutaient, ravis.

– Si les murs commencent à tomber, dit le garçon. Il avait l'air mécontent. Il s'en alla.

L'air était bleu et tendre, on était au printemps et Zoé décida qu'ils continueraient jusqu'à Denfert pour marcher entre les marronniers du boulevard Arago. A ce moment-là elle remarqua deux femmes assises à la table à côté, belles et grosses. L'une était penchée vers l'autre et lui demandait, Alors tu l'aimes toujours, ton type?

Zoé détourna la tête.

Quand ils payèrent le garçon leur dit, Au revoir, d'un air appuyé et ajouta, Je m'appelle Pierre. Ils dirent Au revoir poliment, ajoutant, Zoé, Thomas. Zoé prit exprès la rue du Départ. Maintenant Thomas était très joyeux, il trouvait Zoé drôle. Elle avait un T-shirt agressif, jaune, avec Hello marqué dessus, et des couettes. Qu'elle dénoua, petit geste. Thomas apprécia, s'attendrit et trouva flatteur pour lui le geste de Zoé. Planait un mélange agréable, questions, suppositions, une bonne humeur.

Zoé et Thomas dans la ville. Belle ville, grande, étalée, active et sérieuse. Parfois sérieuse. Zoé regarde. Thomas regarde aussi.

Deux hommes en bleu de travail. L'un est très, très grand, l'autre est beaucoup plus petit, un peu malingre même. Il est en train de parler de ce qu'il lit. L'image reste, ce type petit, penché sur son livre, ses lèvres formant les mots, et la phrase qui vient toujours dans ces cas-là, Il a eu des difficultés à l'école, prononcée avec un intérêt faux.

Les arbres du boulevard Arago, les deux rangées de marronniers. L'odeur du vert.

Un monsieur noir habillé comme dans les années trente, redingote, col dur, il porte un paquet marron très long et souple, intrigant.

Un petit garçon passe, il lit un livre en marchant. Son équilibre. Il avance comme s'il était guidé par les mots du livre, les pieds posés sur un mot, un mot, un mot. Cela plaît beaucoup à Thomas et à Zoé.

Une femme en jogging fluo, avec de grandes boucles d'oreille bleues. D'un commun accord silencieux, Zoé et Thomas ne font aucun commentaire.

Deux Suédois, on dirait des acteurs de Bergman, ils découvrent qu'ils ont tous les deux vu une rétrospective récente, Thomas parce qu'il voit tout, il essaie, Zoé parce que je l'avais emmenée. Mais, fait remarquer Thomas, peut-être ils parlent danois.

Une mère et une fille. Ressemblance étonnante, et en même temps, un saut. La mère est un peu vieille, un pull, des bas épais. La fille porte un blouson de cuir clouté et des jeans noirs, elle a un visage trop maigre, marqué. Mais les cheveux abondants, bouclés, les traits, sont les mêmes. Elles se tiennent par le bras. La fille parle d'un ami qui a des difficultés, prison.

Zoé et Thomas marchent un long moment, s'assoient sur des bancs, repartent. Puis ils prennent le métro ensemble pour rentrer.

Dans le métro. Ils sont assis en grande discussion, tout d'un coup on se penche vers eux,

Contrôle des billets. C'est un grand type enveloppé dans une cape, il a un chapeau noir avec des bords très larges. Il est effrayant. Il rit et demande une pièce. Furieux ils refusent. Le type les regarde d'un air menaçant, ensuite il rit de nouveau et s'en va.

Ils ont repris leur discussion quand ils entendent un accordéon, pas une musique, juste l'ouverture et la fermeture de l'instrument, et ce qui est bizarre, c'est que le son est tout près du sol. Ils regardent dans l'allée, c'est un enfant minuscule, trois ans au plus, avec un béret d'homme, qui passe dans les rangs. Zoé essaie de le prendre dans ses bras, l'enfant s'enfuit. Ils sortent. Zoé est arrivée, Thomas doit continuer, il habite près du Trocadéro. Bien sûr ils ont pris rendez-vous pour se revoir.

Mais qu'est-ce que Thomas a raconté à Zoé?

– L'année dernière, a raconté Thomas, ma mère a demandé un poste à l'étranger, mon père m'a pris avec lui. J'étais content. J'aime bien ma mère, mais toujours elle, ses amies, ses histoires... J'étais content d'être avec mon père. Et voilà, il me dit, Je t'installe à côté de chez moi, tu as ton appartement, j'ai le mien, c'est mieux. Moi au début je trouvais ça très bien, il avait tout prévu, tout. Une dame passait, le frigidaire était toujours plein. Je pouvais appeler mon père quand je voulais, je ne le voyais pas toujours mais je pouvais l'appeler.

Et puis j'ai commencé à avoir peur. C'est drôle parce qu'en fait j'ai jamais peur de rien, je me balade partout, j'ai jamais peur. Mais quand je

rentrais tout seul, j'avais peur. Peur de quoi? Je ne sais pas. Peur. Je pouvais l'appeler, mon père, mais je ne voulais pas. Non, je ne voulais pas. J'avais l'impression qu'il se serait moqué de moi. J'étais fatigué, tu ne peux pas savoir ce que j'étais fatigué. Et j'avais mal à la tête, mais mal. Alors un jour, comme ça, j'ai cassé la télé. Je l'ai mise au milieu du salon, j'ai pris un marteau. Ça aurait pu être dangereux, remarque. Elle marchait, j'ai tapé dedans. C'était rien, un présentateur idiot, je ne sais plus, mais c'était pas pour ça, je crois pas. Je m'en foutais. N'importe quoi, j'aurais cassé. Et après j'ai compris que je casserais tout. J'ai eu cette idée que j'allais tout casser, tout l'appartement, tout. Et chaque jour je casse quelque chose. Un verre, une assiette, le bras d'un fauteuil. Un pied. Il y a des fauteuils avec des pieds, des doigts de pied, tu vois? J'ai calculé, j'ai quatre semaines. La dame qui vient faire le ménage a pris ses vacances, elle revient à la fin du mois. Si je ne casse pas, je reste là à ne rien faire, et il y a la peur qui revient, qui s'installe.

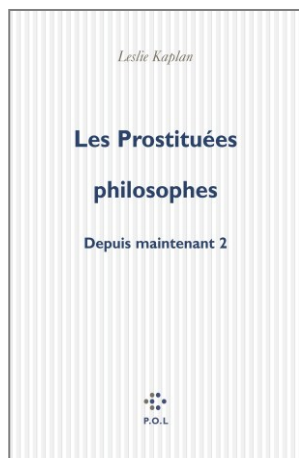
Une fois je l'ai vue.

– Tu as vu quoi? avait demandé Zoé, mais elle devinait.

– La peur, dit Thomas, il n'avait même pas l'air de lui répondre, il donnait l'impression de parler de nouveau tout seul. Je suis rentré un soir,

Le rythme a pris tout le monde, les mains claquent sur les tables, les pieds bougent, Marie-Claude se lève et se met à danser, Zoé suit, Marie-Claude entraîne Thomas, tous les trois bras dessus bras dessous, Marie-Claude au milieu, ils se séparent et recommencent.

Bras et jambes, épaules et cous, seins et dos.
Les sexes sont là. Ils dansent.



Leslie Kaplan
Les Prostituées philosophes.
Depuis maintenant 2

Cette édition électronique du livre
Les Prostituées philosophes. Depuis maintenant 2
de LESLIE KAPLAN
a été réalisée le 13 juin 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 1997
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867445606 - Numéro d'édition : 24).
Code Sodis : N55729 - ISBN : 9782818018767
Numéro d'édition : 253018.